

Stan Kurtz

SERIE B

**Faute
de frappe**

PREMIERE PARTIE

Sérénade à coups de pelle

Le jour où Miss Boxer entra dans ma vie, j'étais au fond du sac. J'avais pas dormi depuis deux plombes, je sentais l'ail et on venait encore de me couper le courant.

Plus les minutes passaient, plus je sentais que cette journée finirait à peu près comme les autres. Frime, déprime et crime. Le genre de crépuscule à jeter bébé avec l'eau du bain.

– Entrez... Poussez fort.

J'entendis la porte grinçante de mon bureau s'ouvrir. Des talons claquer sur le plancher.

Elle était là.

– Vous auriez sans doute préféré que je sois en train de nettoyer mon arme, ou de regarder les horribles photos d'une scène de crime. Mais non, je dors... Enfin, j'essaye.

A cet instant précis, même aveuglé par un masque de sommeil, j'aurais parié ma chemise et mon avenir qu'elle braquait ses yeux sur moi.

– Votre chauffeur a trouvé facilement ?

– Je suis venue seule.

Un instant, un claquement de briquet, et enfin je sentis l'odeur d'une cigarette.

– Votre message sur mon répondeur n'était pas très clair.

– Je me suis renseignée, monsieur Kurtz.

– Appelez-moi Stan.

– Monsieur Kurtz, laissez-moi vous dire que je suis plutôt surprise... Presque déçue. Ce sont souvent les ex-flics qui deviennent détectives privés, pas les anciens standardistes.

Elle paraissait sûre d'elle. Comme si c'était la première à me faire la remarque.

– Je suis trop jeune pour un ex-flic. Et puis ça me fait un net avantage sur mes concurrents, je répons très bien au téléphone.

Pause.

– Pourquoi me déranger au milieu de la nuit ?

– Il est quinze heures.

– Rien n'est plus subjectif que la nuit.

Pause.

– Je vous demande d'enquêter sur la mort de mon époux.

Je jubilai. Cette phrase entendue à longueur de polars, on venait de me la dire... Mais fallait pas perdre de vue l'essentiel.

– Vous avez mal lu l'annonce, repris-je d'un ton distant. Je ne m'occupe pas des homicides. Divorces, défaut de pension alimentaire, rien de plus. Adressez-vous à la police.

– Merci, la police a déjà mal fait son travail.

Décidément, elle me plaisait.

Je risquai une paupière dehors en me faisant dare-dare cette promesse : Si la fille est jolie, renonce. Pas de fesses dans le business.

Otant mon masque à sommeil, je pus vérifier l'évidence. C'était un canon et j'allais accepter son

offre. J'ai jamais su tenir une promesse.

– Vous n'avez pas tiqué lorsque je vous ai appelée *mademoiselle*.

– En quelque sorte, je le suis redevenue...

– Dois-je déduire que vous êtes célibataire ?

Kurtz, c'est pas le moment de draguer.

Miss Boxer m'adressa un faible sourire, avant de sortir une carte de visite.

– Voici l'adresse du dernier cabaret où mon mari s'est produit.

– Il était dans le spectacle ?

– La chanson.

– C'était un bon chanteur ?

– Pourquoi demandez-vous cela ?

– Simple supposition. Si on ne peut reprocher à un minable de persévérer, on peut pas non plus reprocher à certains de vouloir lui tordre le cou.

– Valentin ne chantait pas assez mal p...

Elle marqua un temps.

– Non, monsieur Kurtz. Mon mari ne chantait pas assez mal pour mériter la mort.

– Vous allez toucher l'assurance ?

– Je vois très bien ce que vous insinuez...

– J'essaie juste de vous prouver mon intellect.

Sinon, ça fait déjà dix minutes que je travaille... Cent euros par jour ouvrable, avec une semaine payable d'avance.

Je vis une pointe de surprise dans l'azur aux reflets acier de ses yeux.

– Jour... ouvrable ?

– Disons que je vous fais le dimanche à l'œil.

Je la fixai.

– Banco ?

– Vous acceptez les chèques ?

– Désolé Miss, je préférerais du liquide.

Elle me tendit alors une enveloppe bourrée de billets. Elle avait tout prévu.

– C'est madame.

Voilà, Kurtz.

T'as encore perdu une occasion de te taire.

Je me levai d'un bond, décidé à tailler dans le vif avant que la converse s'emballe et que mon loyer périclite.

– Dites, avec un boulot comme le sien, votre mari devait avoir ses fans. Des hordes de jeunes et jolies groupies hystériques. Il vous trompait souvent ?

– Vous êtes direct.

Elle parut réfléchir.

– Pas à ma connaissance... En tout cas, si mon mari a eu des aventures, il a également eu le tact de ne pas les partager.

Fin du premier round. Miss Boxer ouvrit son sac à main, en tira un disque vinyle.

– Je n'accepte aucun cadeau des clientes, arguai-je, mêmes exagérément désirables.

– Regardez au revers.

Je pris le disque.

Sur la pochette en carton quelqu'un avait griffonné *28 septembre*, suivi d'un numéro.

– Son écriture ? Et que s'est-il donc passé le 28 septembre ?

Elle marqua un nouveau temps.

– Il est mort. Ne me demandez pas à qui appartient ce numéro... Je n'ai pas osé appeler.

– C'est bon, Miss. Ça ira.

J'en savais assez pour démarrer l'enquête, et assez peu pour aiguïser ma curiosité légendaire. Je fourrai son disque suspect dans un tiroir avec l'intention de clore le débat.

– Auriez-vous une photo du mort ?

– Non, fit-elle en baissant les yeux. Valentin détestait qu'on capture son image.

– Étrange, pour un artiste...

Elle ne répondit rien.

– Je vous tiendrai au courant.

L'entretien se prolongea sur de menus détails. Puis Miss Boxer partit, emportant avec elle son chagrin de veuve, son regard bleu acier et mes soucis d'argent.

– Tiens, vieux, l'ardoise du mois dernier, celle de ce mois-ci et voilà la prochaine...

Le patron zieuta les trois tas de pognon disposés devant lui comme si c'était le bon Dieu, tous ses saints et leur soutien-gorge. Personne autour ne remarqua ma soudaine richesse, alors qu'on trouve toujours un tas de glands pour se souvenir que vous avez des dettes.

– T'as gagné à la loterie, Kurtz ?

– J'ai décroché une affaire. Du juteux...

– Pour une fois que le pognon se goure pas de porte quand il te rend visite.

Il s'esclaffa.

– Tu bois quelque chose ?

– Mazette... T'as bien mis deux minutes à me poser la question.

Pendant qu'il préparait à boire, j'enfonçai ma main dans la poche de mon pardessus, et tâtant la liasse de biffetons je remerciai le ciel d'avoir inventé les meurtriers.

Le patron posa ma bière sur le comptoir.

– C'est quoi ton job ? Sans indiscretion.

– Une femme qui veut retrouver l'assassin de son mari, et le mari avec...

– Je pige pas. Son mari est mort ?

– Ouais.

– Et elle veut que tu le déniches ?

Pause.

– J'ai l'impression que tu te fous de moi.

– En fait le corps a disparu. Elle pense que son tueur l'a gardé.

– Y'a de ces dingues, quand même.

Il s'éloigna. J'avais cette agréable certitude que nous nous reverrions très vite. Et après quelques verres, votre Infra-Détective d'amour serait plus conciliant encore sur ce qui pouvait être bien ou mal en ce bas monde.

Minuit.

Peut-être plus.

Je titubais dans le couloir, et avais presque atteint la porte de mon burlingue quand ces types me tombèrent dessus. J'avais mes clés dans

une main, sûrement quelque chose dans l'autre, incapable de bouger ou voir quoi que ce soit dans l'obscurité brumeuse de ma cuite.

Les traîtres. J'étais baisé. Le premier molosse m'envoya un direct et le second me rattrapa au vol, enserra mes épaules pendant que l'autre continuait peinard son entreprise de démolition. Gauche, droite, gauche, estomac, côtes et mâchoire. Je tanguais tel un vieux sac de frappe.

Le second type finit par me jeter à terre. Le premier en profita pour m'envoyer un coup de pompe dans le ventre, et son pote allait en faire autant quand il stoppa son geste.

– Il a son compte... File-moi le papelard.

– Quel papelard ?

– L'enveloppe.

Le second balança ce truc en riant comme le con qu'il devait être.

– C'est bon, Gus. On se casse.

Avant que je puisse réfléchir à une riposte, les deux gorilles avaient disparu.

J'essayai de me lever et grimaçai.

Mauvaise pioche. Fallait d'abord laisser à mes guiboles le temps de se souvenir comment me porter. Ensuite, j'ouvris l'enveloppe. Déchiffrai tant bien que mal son contenu dans la pénombre. On y avait mis une carte avec un seul mot.

Abandonnez.

Du feu dans les côtes, le bide en marmelade, KO sur la moquette sale du couloir, je ne pus m'empêcher de sourire. S'il existait une règle que

la lecture intensive de polars m'avait apprise, c'était ça : quand les emmerdes rendent visite dès le premier soir, on peut en conclure deux choses. Que l'affaire est importante, et qu'elle sera tout sauf facile. Voilà. Vous en savez autant que moi. Je m'appelle Stan Kurtz. J'ai trente ans, trente-et-un bientôt. J'ai tout vu, tout entendu surtout les pires conneries. Et je suis détective privé.